

## **Rue Darwin : vers une lecture autobiographique ?**

Extrait de « **Une démythification de l'histoire algérienne : enjeux du récit de soi dans l'œuvre de Boualem Sansal** », Lisa Romain, Université Charles de Gaulle – Lille 3, *Lublin studies in modern languages and literature* 40(2), 2016 : <http://lsmil.journals.umcs.pl>

Avec *Rue Darwin*, publié en 2011, Boualem Sansal change complètement d'approche. Si le récit de soi sort partiellement disqualifié de *Dis-moi le paradis*, il semble en aller tout autrement dans ce roman que l'auteur tend, de plus en plus, à présenter comme une autobiographie. Au départ, pourtant, rien ne semble indiquer que ce soit particulièrement le cas. La vie du narrateur, telle qu'elle apparaît au début du roman, ne cadre pas spécialement avec celle de Boualem Sansal. Yazid, modeste employé végétant dans une administration, n'a pratiquement jamais quitté son Algérie natale et habite seul avec sa vieille maman souffrante, à laquelle il a consacré sa vie.

En revanche, plus on avance dans le roman et plus la vie de Yazid entre en concordance parfaite avec l'habituel travail de sape des mythes de l'Algérie indépendante. Qu'on en juge : Djéda, la grand-mère paternelle du narrateur, s'est enrichie grâce à la prostitution, ce qui ne l'a pas empêchée, après l'indépendance, grâce à « *quelques quintaux d'or offerts au gouvernement* » de devenir « *une héroïne, une amie de la Révolution et du Peuple* »<sup>1</sup> (p. 141), avant que sa mort, suspecte, ne permette la nationalisation de ses biens. Daoud, le frère du narrateur, envoyé à l'étranger en raison de son homosexualité, s'est converti au judaïsme au sein duquel il a trouvé une nouvelle famille. Hédi, un autre demi-frère, a une trentaine d'années de moins que son aîné, raison pour laquelle ils n'ont jamais pu communiquer : c'est une manière de mettre en scène le fossé entre l'ancienne génération, élevée dans la langue et la culture françaises, et la génération post-indépendante, dont l'éducation arabophone et religieuse est présentée comme le levain de la radicalisation. Ainsi, Hédi s'est voué au djihad et il est parti « *jou[er] au taliban dans les montagnes du Waziristân* » (p. 24).

Tout paraît faire symbole dans *Rue Darwin*, à commencer par l'embrouillamini généalogique de son narrateur, embrouillamini qui peut se lire comme la revendication métaphorique d'une identité algérienne plurielle :

*Je découvrais que mon père n'était pas mon père et il venait de mourir ; que ma mère n'était pas ma mère et elle venait de disparaître [...] Ne restait que Djéda et plus tard j'ai découvert qu'elle n'était pas ma grand-mère mais la sœur aînée de ma grand-mère, laquelle n'était pas plus ma grand-mère que son fils n'était mon père (p. 69).*

Constamment rongé par la culpabilité qu'entraîne sa non-conformité à la norme de son pays, Yazid refoule trop longtemps un monde révolu dont il avait pourtant été désigné comme l'héritier et dont il est le dernier témoin demeuré en Algérie :

*Une amnésie que je n'ai jamais réussi à vaincre. Je ne le voulais pas. Cette époque est devenue pour moi lointaine, enfouie dans un monde lointain, opaque et dangereux, peuplé de fantômes sans visage pris dans d'affreux imbroglios auxquels pourtant me rattachaient des liens de chair et de sang. [...] Je pressentais qu'un jour il m'en cuirait. Il n'est pas bon de vivre avec ses propres secrets, il faut les percer ou mourir (p. 69).*

Son enquête, qui prend surtout la forme d'une anamnèse, a lieu trop tard : la mère qui l'a élevé et sa mère biologique meurent l'une après l'autre sans que les non-dits du passé puissent enfin être exorcisés. Yazid a accédé à des vérités qui lui sont désormais inutiles. Pourtant, alors même qu'il souffre de ce qu'on ne lui ait jamais rien dit, il reproduit la même erreur chaque fois que la vérité lui paraît trop pénible à avouer, comme ici à propos de son jeune frère Hédi : « *J'ai inventé bien des contes pour rassurer sa maman, pour me rassurer* » (p. 152) ou, ailleurs, concernant l'état de santé de sa mère : « *Parce qu'elle ne voulait pas inquiéter [ses enfants], nous avons fait silence sur sa maladie. Je leur disais qu'elle était fatiguée, qu'elle se languissait, qu'elle attendait de leurs nouvelles et qu'elle espérait les voir très vite* » (p. 29).

*Rue Darwin* est le récit de l'échec d'un narrateur qui agit toujours quand il n'est plus temps. Il en est la première victime, celui qui souffre le plus sans doute : « *Il est une chose que je regrette amèrement, je n'ai jamais dit [...] : "Maman, je t'aime"* » (p. 254). Celui aussi qui a gâché sa propre vie, car lorsque Yazid se résout enfin à quitter l'Algérie, il n'a plus aucun projet ni aucune perspective : « *À mon âge, on commence à penser à sa santé* » (p. 255) sont les derniers mots d'un roman qui se clôt dans la tristesse et les questions non résolues. Mais Yazid porte également de lourdes responsabilités : par sa lâcheté et ses silences, sa mère est morte sans avoir revu ses enfants dispersés à travers le monde. Plus grave peut-être, il manque à un devoir collectif : « *Si regret il y avait, c'était d'avoir tant tardé pour nous parler. Il n'y avait plus de famille autour*

<sup>1</sup> Toutes les citations extraites de *Rue Darwin* correspondent à la première édition Gallimard de 2011 : <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Blanche/Rue-Darwin>

de nous, autour de moi, personne pour hériter de notre histoire » (p. 253). Or si personne ne parle, ne témoigne, comment contrecarrer la falsification de l'histoire opérée par le pouvoir ?

En gardant systématiquement le silence et en décidant finalement de partir, Yazid devient l'exact inverse de Boualem Sansal, qui met en avant son choix de rester en Algérie et de continuer à s'exprimer malgré censures et menaces. Il ne va donc pas de soi de postuler une équivalence entre l'auteur et son narrateur, hormis une concordance des dates qui entraîne plutôt vers l'idée d'un double négatif. Encore faut-il y avoir prêté attention et avoir confronté les nombreuses dates qui jalonnent le texte avec la biographie de l'auteur. En fait, c'est Boualem Sansal lui-même qui, dans ses discours paratextuels, impose progressivement la lecture autobiographique, d'abord en la relativisant :

*Ce n'est pas une œuvre autobiographique bien que je m'inspire de ma propre histoire. En réalité, je ne connais pas mon histoire familiale, juste quelques bribes. Je ne sais pas comment ma famille paternelle a vécu.<sup>2</sup>*

Puis avec un peu plus d'assurance :

*Mon intention était autobiographique, mais le roman n'en est pas entièrement une. [...] Pour éviter les frictions dans la famille, j'ai déguisé beaucoup de choses, bien que restant dans le droit fil de la vérité telle que je la perçois. Je suis le narrateur et l'auteur, à certains moments davantage le narrateur et à d'autres davantage l'auteur.<sup>3</sup>*

Jusqu'à ce que finalement, les grandes lignes de l'enfance de Yazid soient présentées comme authentiques dans la section « Vie et œuvre » de l'édition Quarto consacrée à l'auteur, ainsi que dans la série d'entretiens accordés à Raphaëlle Rérolle, d'emblée avertie : « *Ma vie est très romanesque* »<sup>4</sup>. Effectivement, si l'on résume : Boualem / Yazid passe les premières années de sa vie dans un village reculé d'Algérie où sa grand-mère paternelle, la toute puissante Djéda, règne en maître. Elle dirige d'une main de fer un clan séculaire auquel elle a donné une nouvelle prospérité en ouvrant des bordels. Sa richesse est telle que toutes les personnalités politiques du temps lui rendent les honneurs. Ayant perdu son fils, elle chasse sa bru et s'approprie le petit Boualem / Yazid, qu'elle aimerait voir prendre sa succession. Quelques années plus tard, la mère évincée décide de récupérer son enfant et organise son enlèvement. Âgé d'à peu près 8 ans, le petit garçon passe alors des fastes de la demeure de l'aïeule à la pauvreté du logement que sa mère, remariée, a trouvé dans le quartier populaire de Belcourt, rue Darwin. Si l'on excepte la variante de *Rue Darwin* où la mère de Yazid n'est en vérité pas la sienne, c'est, rigoureusement, la même histoire.

*Rue Darwin*, le roman devenu vie, entre pourtant en contradiction partielle avec ce que l'auteur avait déjà livré de sa biographie. Dans la nouvelle « Souvenirs d'enfance et autres faits de guerre »<sup>5</sup>, les premières années de Boualem Sansal se résument ainsi : né à Teniet el Had (le Bordj Dakir de *Rue Darwin*), il quitte le village « dans un car brisé par la famine » alors qu'il n'a « pas fini d'apprendre à trotter sur [ses] quatre pattes » (p. 40). La famille s'installe à Vialar. La mort de son mari la laissant démunie, la mère de Boualem Sansal trouve un travail grâce à l'institutrice, Mme Dupuis et part vivre à Alger. Mais sa situation est encore très précaire, et c'est la raison pour laquelle les enfants sont envoyés à Tiaret, chez leurs grands-parents maternels. Boualem Sansal est alors très marqué par l'éducation qu'il reçoit de son grand-père, francophile fervent. Grâce à ses appuis dans la hiérarchie, la mère trouve quelques années plus tard un F3 dans le quartier du Ruisseau, ce qui lui permet d'accueillir décemment ses fils. Le trajet de Tiaret à Alger est marquant : il s'effectue « sur la benne d'une camionnette bâchée » dont le chauffeur, « un maquignon », ressemble à « un flibustier qui venait de kidnapper quatre pauvres orphelins » (p. 49). Au plus fort de la guerre, la famille quitte le Ruisseau pour se réfugier à Belcourt, chez des amis. Après le cessez-le-feu, ils trouvent leur appartement occupé. Les Violettes, une famille pied-noir amie, leur confient le logement qu'ils ont dû abandonner dans la précipitation de l'exil.

C'est dans la nouvelle « Ma Mère »<sup>6</sup> qu'apparaît Djéda, la charismatique grand-mère paternelle dont *Rue Darwin* retrace la vie rocambolesque. Dans « Ma Mère », Djéda retient non seulement Boualem, mais aussi ses deux frères, ce qui paraît plus conforme à la réalité. Comme dans *Rue Darwin*, la mère organise

<sup>2</sup> Agsous N. (2011) : « Retour à la rue Darwin. Entretien avec Boualem Sansal », *La Une Ced*, en ligne, <http://www.lacauselitteraire.fr/retour-a-la-rue-darwin-entretien-avec-boualem-sansal> (consulté le 22 mars 2016).

<sup>3</sup> Assouline Stillman D. (2012) : « A Rustle in History », *Conversations with Boualem Sansal*, *World literature today*, en ligne, <https://www.worldliteraturetoday.org/2012/september/rustle-history-conversations-boualem-sansal-dinah-assouline-stillman-0> (consulté le 13 juillet 2013).

<sup>4</sup> Rérolle R. (2016) : « Boualem Sansal : dissidence. Épisode 1 », *A voix nue*, en ligne, <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/boualem-sansal-dissidence-15-premier-episode> (consulté le 23 avril 2016).

<sup>5</sup> Sansal B. (2003) : « Souvenirs d'enfance et autres faits de guerre », in : *L'Algérie des deux rives, 1954-1962. Nouvelles de guerre*. Paris : Mille et une nuits.

<sup>6</sup> Sansal B. (2008) : « Ma mère », in : *Ma mère*. Montpellier : Chère-Feuille étoilée.

l'enlèvement de ses fils. Elle s'alloue pour ce faire les services d'un « *homme, genre maquignon en affaires* » qui attire les trois garçonnets dans la benne de sa « *camionnette, une guimbarde bâchée* » (p. 324) pour les conduire à Belcourt. Privés du confort auxquels ils étaient habitués, les trois garçons en veulent à leur mère qui souffre en silence. Faute d'argent et de place, elle finit par les envoyer vivre chez son propre père, dont on sait seulement qu'il s'agit d'« *un cheminot qui venait de prendre sa retraite* » (p. 329) : c'est le fameux grand-père francophile de « *Souvenirs d'enfance et autres faits de guerre* ». Les deux versions se rejoignent.

Dans les entretiens d'« *À voix nue* » et dans la biographie de l'édition Quarto, on retrouve la description du grand-père francophile, mais la logique semblerait indiquer que l'auteur ne l'a jamais rencontré, la mère ayant été désavouée suite à son mariage. Une version médiane, « *Les Leçons de grand-père* »<sup>7</sup>, fait état de vacances d'été systématiquement passées chez les grands-parents maternels et au cours desquelles le vieux cheminot s'est employé à transmettre sa francophilie au petit Boualem et à ses frères. Le matériau qui compose la biographie de Boualem Sansal est toujours à peu près le même, mais, de toute évidence, il fait l'objet de différents agencements.

Les variations du récit de soi sansalien n'entrent assurément pas dans les cas-limites où l'autofiction et son paratexte interrogent « *l'aspect éthique de ce qui se présente comme une forme de supercherie* ». <sup>8</sup> De plus, Boualem Sansal prend toujours des précautions qui montrent qu'il refuse de sceller un quelconque pacte autobiographique. C'est ainsi qu'au moment de la parution de *Rue Darwin*, il fournit à *BiblioObs* cette facétieuse explication :

*[Rue Darwin] a été très difficile à écrire. Il ne fallait blesser personne, et en même temps rendre compte de mes difficultés. Djéda, par exemple, je ne savais plus très bien qui elle était pour moi quand je me suis mis à écrire : une grand-mère ? Elle avait élevé mon père. Mais mon père était-il le fils de sa sœur ? Ou celui de sa cousine ? Les Algériens disent tous « mon frère » pour présenter un ami. Alors, si on prend ça au premier degré, on est vite perdu... Tout était comme ça, en trompe-l'œil. Quand j'ai écrit ce livre, il fallait que le lecteur comprenne pourquoi tout n'est pas raconté clairement. J'ai une idée présumée de ce qui s'est passé dans mon enfance. Mais il est impossible de savoir exactement la vérité.*<sup>9</sup>

Dans « *Ma mère* », une première version de son enfance rue Darwin est présentée, avant d'être brutalement révoquée :

*Je pourrais raconter plein de choses passionnantes [...] Je pourrais vous dire que nous avons un voisin illustre, un certain Albert Camus. Il habitait trois ruelles plus bas. Nous l'avons vu une fois, sans savoir qui il était, il venait visiter sa vieille maison, entourée d'une armée de journalistes et d'une escouade de policiers. À un moment, il a été pris à partie par des individus et la police nous a dispersés à coups de bâton. Voilà le film que je me passe quand je pense à ma mère. Il n'a rien de vrai. Je l'ai inventé et j'ai fini par y croire. La réalité est toute autre.*<sup>10</sup>

Il n'y a *a priori* pas de raison pour que la version qu'il livre à la place n'obéisse pas au même fonctionnement que la première. Par là, le lecteur est averti : l'écriture autobiographique n'est pas garante d'authenticité. Elle est soumise au fantasme, aux oublis, à l'autocensure, à une perception du temps et des événements appelée à évoluer. Cette réflexion sur l'autobiographie, somme toute assez traditionnelle, mérite d'être réactivée dans la mesure où la littérature francophone algérienne est investie d'attentes documentaires par son lectorat occidental, ce dont Boualem Sansal a conscience : « [...] *il ne faut pas me prêter des qualités que je n'ai pas, c'est l'Algérie qui intéresse les gens dans beaucoup de parties du monde* »<sup>11</sup>. Les modulations du récit de soi chez Boualem Sansal s'expliquent aussi par la finalité engagée de son entreprise d'écrivain. Externe à la littérature, cette finalité achève de brouiller les frontières qui séparent le réel de la fiction. Il s'agira alors, dans ce dernier temps de notre analyse, de montrer que le paratexte sansalien se fonde dans l'œuvre littéraire, dont il épouse les visées : déjouer les mensonges d'État en entraînant une remise en question systématique et prudente des énoncés référentiels.

Remise en forme pour *Voix au chapitre* – Février 2017 – Site : [http://www.voixauchapitre.com/archives/2016/sansal\\_rue\\_darwin.htm](http://www.voixauchapitre.com/archives/2016/sansal_rue_darwin.htm)

<sup>7</sup> Sansal B. (2007) : « *Les leçons de grand-père* », in : *C'était leur France. En Algérie, avant l'indépendance*. Paris : Gallimard.

<sup>8</sup> Schmitt A. (2010) : *Je réel/Je fictif. Au-delà d'une confusion postmoderne*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail, p. 22.

<sup>9</sup> Leménager G. (2011) : « Boualem Sansal : "Le mauvais islam continue à avancer" », *BiblioObs*, en ligne, <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20111011.OBS2224/boualem-sansal-le-mauvais-islam-continue-a-avancer.html> (consulté le 16 janvier 2013).

<sup>10</sup> Sansal B. (2008) : « *Ma mère* », in : *Ma mère*. Montpellier : Chère-Feuille étoilée, p. 328.

<sup>11</sup> Ghanem A. (2000) : « L'actualité ça se vend, l'Algérie aussi », *Quotidien d'Oran*, en ligne, <http://www.algeria-watch.org/farticle/tribune/sansal0.htm> (consulté le 12 mars 2014).